

Préface à la traduction française de l'ouvrage de Silvia Federici : *Beyond the periphery of the skin, Par-delà les frontières de la peau. Repenser, refaire et revendiquer le corps dans le capitalisme tardif*, 2020, Paris : Divergences, pp 7-20.

Préface

Par Jules Falquet

Ce n'est, je dois l'avouer, qu'à la deuxième lecture de *Beyond the periphery of the skin* que j'ai entrevu toute la portée de ce nouveau livre de Silvia Federici, plutôt atypique par rapport à ses dernières publications. Quand j'ai accepté d'en faire la préface¹, j'imaginai plutôt un ouvrage très théorique sur l'articulation du travail de « production et de reproduction ». J'ai donc d'abord été un peu surprise, comme le sera peut-être la lectrice, en lisant ces dix petits chapitres alertes, écrits sur un ton beaucoup plus personnel qu'à l'ordinaire —quoique soutenu par de nombreuses références et qui dialogue aussi bien avec Nietzsche, Spinoza et Bakhtine, qu'avec la théoricienne guatémaltèque Gladys Tzul Tzul ou la chorégraphe Daria Fain, et bien sûr Marx, dont la critique, constructive quoique radicale, reste la toile de fond des réflexions de Silvia Federici. Car ce dont on parle au fond dans cet ouvrage, à savoir du « corps » (des femmes, des Noir-e-s, des trans*, des mères, des colonisé-e-s) n'a rien de naturel ni d'intemporel : le corps d'après Federici est un sujet/objet marqué au plus profond par le capitalisme et ses dynamiques historiques.

Or le corps, dans ses fragilités et sa fatigue, sa santé menacée, sa perfection jamais atteinte, souffre aujourd'hui à la fois d'un défaut et d'un excès d'attention. Trop pris dans ses calculs économiques et dans ses abstractions, le marxisme le néglige, tandis qu'historiquement, le féminisme s'en méfie pour cause de naturalisation excessive —ou parfois, il faut bien le reconnaître, par aveuglement naturaliste. Face à ce vide, un nombre croissant de militant-e-s queer, trans* ou intersexe, et/ou racisé-e-s notamment, ont pris fait et cause pour cet « objet » si familier et pourtant si aliénant pour les minorisé-e-s. En Amérique latine, de nombreuses militantes revendiquent même « nuestra cuerpo » (notre corps) comme premier terrain de lutte, à nous réapproprier et à décoloniser. Les « féministes communautaires » Indiennes insistent d'ailleurs, face au néocolonialisme, à la montée des violences contre les femmes et à l'extractivisme minier transnational, sur la nécessité de défendre simultanément le « Territoire-terre » et le « Territoire-corps ». Dans un autre ordre d'idées, dans un Nord et un monde académique plus influencés par le « tournant linguistique » et les théories de la performativité discursive, certain-e-s vont jusqu'à se revendiquer « néo-matérialistes » parce qu'elles prendraient en compte la matérialité du corps qui aurait été jusqu'alors négligée. Rappelons ici que dès 1991 en France, Nicole-Claude Mathieu intitulait son premier livre *l'Anatomie politique*, tandis que dès 1973 aux Etats-unis le collectif de santé des femmes de Boston publiait un livre qui deviendrait bientôt historique, intitulé *Our Bodies, Ourselves* (Notre corps, nous-mêmes), dont une nouvelle version entièrement actualisée

¹ Je remercie vivement Léa Nicolas-Teboul, traductrice de l'ouvrage et plus largement, les participantes au regretté Groupe de lecture matérialiste-marxiste féministe (GLUMF), et bien évidemment Silvia Federici elle-même, pour nos échanges autour de ces questions.

paraît précisément en français en même temps que *Beyond the periphery of the skin* aux éditions judicieusement nommées « Hors d'atteinte ».

Interpellée par ces débats auxquels elle a assisté dans de nombreuses réunions ces dernières années, mais aussi par leur manque, parfois, d'enracinement, Silvia Federici s'est proposé, avec le présent ouvrage, de revenir sur les premières luttes féministes autour de la question du corps et sur les discussions nouvelles que ce dernier suscite. Elle pose toutefois la réflexion sous un angle différent, qui lui donne toute sa profondeur : bien loin de l'illusion libérale que le corps, dernier avatar du privé ou de l'intime, constituerait notre ultime refuge de liberté individuelle et de pouvoir d'agir, y compris performatif, Federici remet ici le corps au centre comme un objet/sujet de lutte capital *dans un cadre structurel, matériel et collectif*.

Revenons un instant sur les prémisses de la pensée de Federici. Le travail, au sens le plus large que le mouvement féministe lui a donné, est au centre de son analyse. Ce que Marx a laissé de côté comme « naturel » —le travail considéré comme « reproductif »— crée en réalité un ensemble de places bien précises (genrées et racialisées) dans la division capitaliste du travail (je dirais pour ma part qu'il crée carrément d'autres rapports sociaux 'de classe', à savoir les rapports sociaux de sexe et les rapports sociaux de race). Comme pour Marx, c'est bien le « travail vivant » qui constitue pour Federici la base de la création de valeur dans le système capitaliste, que ni les machines, ni le travail 'virtuel' ne peuvent remplacer comme enjeu central. Les nouveaux travailleurs ne peuvent toujours pas être produits sans spermatozoïdes mais surtout, sans passer par les utérus dont les « femmes » sont pourvues. Et le travail d'élevage, socialisation primaire, soin etc, de l'ensemble des futur-e-s travailleur-e-s et de la main d'œuvre en service est aujourd'hui confié massivement à ces mêmes « femmes ». C'est pourquoi leur contrôle est essentiel. Il est segmenté en fonction de différents critères, parmi lesquels la « race » joue un rôle déterminant depuis 1492. A la suite de Monique Wittig mais aussi d'une certaine façon, de María Lugones, j'ajouterais que l'hétérosexualité, comme institution globale et totalitaire, structure et organise l'échange, la circulation et les droits de tous les corps, tant majoritaires que minoritaires.

Beyond the periphery of the skin fait suite à trois conférences données par l'auteure, autour du corps et des politiques du corps, dans le mouvement féministe des années 70 comme dans son propre travail théorique. L'objectif des conférences était triple : rappeler les importantes contributions du féminisme de l'époque à ces débats, aujourd'hui méconnues ; revenir sur la nécessité d'orienter la lutte vers les conditions matérielles de vie des femmes ; et analyser plus avant les racines des formes d'exploitation des femmes dans l'histoire du capitalisme. Cependant, les débats ouverts par ces conférences ont amené Silvia Federici à élargir son propos autour de deux séries de questions emboîtées. D'abord : faut-il rejeter la catégorie de « femmes » et plus même, toute « politique de l'identité » ? Ensuite, que penser des nouvelles technologies qui permettent désormais de transformer radicalement l'apparence corporelle et la procréation ?

On sait que dans le domaine du corps et des identités, tout particulièrement concernant les femmes, dominant actuellement les théories post-structuralistes —tant foucaaldiennes que butlériennes. Opposée à ces tendances, Silvia Federici les discute ici dans la perspective féministe matérialiste-marxiste hétérodoxe qui est la sienne, et

surtout, vise à les dépasser, doublement. D'une part, en les posant dans une perspective et un cadre théorique différent, en proposant une sorte de pas de côté ; d'autre part, en ancrant les interrogations théoriques dans la question de la pratique : quelles pourraient être les stratégies de lutte féministes, quelles alliances nouer et quels objectifs se donner en termes de transformation des conditions de vie matérielles des femmes ?

L'ouvrage propose finalement des pistes sur la question de toute une vie, de toutes nos vies de militant-e-s : même si les issues sont incertaines (d'autant que les antagonismes de classes se renouvellent à l'infini de l'histoire), comment construire des luttes qui, au moment même où nous les menons, fassent sens concrètement dans nos vies quotidiennes et les améliorent dans toutes les dimensions possibles, individuelles et collectives, du matériel jusqu'au spirituel ?

Trois chapitres constituent l'introduction théorique et historique de l'ouvrage. D'emblée, Federici pose la maternité comme une décision d'avoir des enfants qui prend place dans les rapports capitalistes —où la production de force de travail (« travail reproductif ») est essentielle à la production de valeur (dans la sphère « productive »). La mécanisation des corps et leur disciplinarisation progressive diffèrent selon le sexe, la race et la classe qui leur sont attribués, cependant pour Federici, la capacité de reproduction des femmes devrait être utilisée dans une perspective féministe comme outil de politique de résistance et d'affirmation d'autres choix.

Le deuxième chapitre défend l'idée que le mouvement féministe des années 70, qui s'est centré notamment sur le « corps politique » et sa dénaturalisation, a combattu à juste titre l'obligation à la procréation (incluant son contraire l'interdiction), aux services sexuels et aux soins pour autrui. Federici affirme cependant que la lutte pour la sécurité économique des femmes a été insuffisante et qu'il faut revendiquer l'abolition de toutes les formes d'exploitation, qui serait permise par *la réappropriation de tous « nos moyens de reproduction* —la terre, l'eau, la production de biens et de connaissance, et de notre pouvoir de décision » (p. 20). Cette idée est décisive et traverse l'ensemble de l'ouvrage. Elle suggère ensuite de nous réapproprier également des identités de genre : non pas de les changer « sans changer les conditions économiques qui les déterminent », mais de reconnaître à la fois leur diversité « selon la classe, le genre, et les luttes des communautés dont nous venons », et leur historicité —à la fois épaisseur et antériorité ou extériorité partielle aux déterminations du système capitaliste. Elle invite à ne pas détacher les luttes trans* et intersexe, pas plus que les autres luttes féministes, « de la transformation des rapports au travail, à l'usage de la richesse que nous produisons et à l'accès à cette richesse. » Elle discute enfin les identités, leur fluidité mais aussi leur fonctionnalité dans les évolutions du capitalisme et les risques que présentent les politiques de l'identité institutionnalisées — la séparation en groupes chacun pourvu de droits spécifiques, sans que soit posée réellement la question de la justice. Federici défend en revanche des identités qui s'appuient sur l'histoire de l'exploitation et des luttes —une compréhension de l'identité qui permet de trouver un terrain commun en imaginant collectivement un futur plus juste.

Federici resitue ensuite le corps dans la crise de la reproduction actuelle. Le système carcéral, la situation des enfants et celle des animaux non-humains, la transformation de la vie en « pure production », sont analysés comme effets concrets d'une logique si destructrice que la nécessité de lutter pour une vie moins terrible, s'impose. Federici

utilise une première fois l'affirmation de Marx selon laquelle « la nature est notre corps inorganique » (p. 24) pour suggérer que *la transformation capitaliste du corps en machine (ouvrière, procréatrice ou esclave), inorganique, socialement mort, est la condition de production du travail abstrait ou travail mort indispensable à la création capitaliste de valeur*. Il s'agit à mon sens de la deuxième idée centrale de l'ouvrage.

Une deuxième partie revient sur plusieurs des principaux débats et polémiques contemporaines qui traversent, voire déchirent, le mouvement et la théorie féministe, aujourd'hui en bonne partie globalisé-e-s : chirurgie dite esthétique, technologies de « changement de sexe », liées notamment aux questions trans*, travail du sexe-prostitution ou encore maternité de substitution ou « location d'utérus » —et ce n'est pas un hasard si chacun de ces termes est chargé d'affects opposés. Le livre se centre essentiellement sur des réalités états-uniennes (notamment Noires), mais discute également certaines analyses latino-américaines. En effet, Silvia Federici, récemment traduite en espagnol et en portugais —et parlant fort bien ces langues— a développé au cours des dernières années de nombreux échanges avec les militant-e-s du continent.

Le quatrième chapitre, malheureusement l'un des plus rapides, s'oppose à l'idée que le genre serait avant tout une performance, pour revenir à la « réalité » : l'identité est construite, collective et traversée par des luttes. L'urgence est donc surtout, pour Federici, d'affronter des conceptions extrêmement réductrices du genre. Elle mentionne en particulier trois luttes-clés, en suggérant leur importance et leurs liens : celles des personnes trans*, en particulier la composante constructiviste du mouvement, qui contribue à la dénaturalisation du genre, celle des personnes intersexe qui poussent, à son avis, à la critique de la naturalisation du prétendu dimorphisme sexuel, et celles des femmes latino-américaines qui affirment que le corps est un territoire à défendre. Sur ces questions complexes et très polémiques, des discussions plus développées restent à mener. Les pistes les plus fécondes, à ce propos, me semblent partir de la conception radicalement anti-naturaliste des analyses lesbiennes inspirées par Monique Wittig, elle-même ancrée dans le travail de Colette Guillaumin qui place au centre la construction sociale et surtout collective et historicisée des « corps-machines-à-force-de-travail », racisés et sexualisés.

Federici resitue ensuite l'actuelle popularité de la chirurgie de transformation du corps dans les critiques du féminisme Noir envers les critères de beauté dominants, l'eugénisme et le contrôle de la procréation des femmes racisées, ainsi que dans les innombrables abus de la médecine (de la lobotomie à la stérilisation forcé) et sa connivence avec les compagnies d'assurance et les fonds d'investissements. Federici y expose ensuite le rêve cartésien du capital : la création d'un être humain « augmenté » et s'approchant sans cesse d'une supposée perfection. Or elle affirme qu'il ne s'agit que de l'illusion de s'arracher aux contraintes biologiques construites sur des milliards d'années, pour créer des corps pour ainsi dire « immatériels ». Federici conclut, en « retournant » le discours enchanté de la prise de pouvoir sur soi-même, par une dénonciation résolue de la médecine et une célébration des mouvements populaires et/ou féministes pour la santé.

La deuxième partie se termine par une critique en règle de la GPA. Federici oppose l'hypocrisie du discours du « don de la vie » à l'exploitation multiforme des « porteuses de bébés ». En s'appuyant fortement sur un ensemble de féministes Noires états-

uniennes, elle esquisse d'autres rapports à la parentalité possibles et place au centre de son analyse la nouvelle division sexuelle, classiste et raciste de la procréation mais aussi du travail, domestique notamment. Marx avait déjà noté qu'« autrefois, le travailleur vendait une force de travail, la sienne [...] Il vend maintenant femme et enfant. Il devient marchand d'esclaves » (p. 41) et Federici rappelle qu'historiquement, une longue lignée de prolétaires ont dû faire de leurs enfants un moyen de survie. Mais aujourd'hui, la GPA constitue une vente définitive et totale. Federici rappelle que « de nombreuses féministes s'inquiètent [...] de la séparation de la gestation, de sa dimension sociale et biologique, qui constituent une forme de dévaluation de ce processus [...] et le renouveau d'une vision] aristotélicienne du corps des femmes [...] porteuses passives d'une vie à laquelle elles ne transmettent rien, si ce n'est de la « matière première ». » (p. 52). Son raisonnement évoque l'idée naturalisante selon laquelle une femme qui porte un enfant serait d'emblée une mère et éprouverait des émotions positives envers le bébé —au nom desquelles il serait injuste de la traiter comme quantité négligeable. Mais la portée de sa critique est autre—et rejoint une discussion amorcée dès 1985 par l'anthropologue Paola Tabet et qui n'a guère été fouillée depuis en dehors du GLUMF déjà mentionné. Tabet propose de manière lumineuse d'envisager la procréation comme un véritable travail *au sens marxien*. Au cours d'un échange particulièrement stimulant, Silvia Federici me fit remarquer il y a quelques années que je ne pouvais m'appuyer sur Tabet comme je le faisais pour analyser des réalités des sociétés capitalistes, dans la mesure où celle-ci réfléchit à partir d'une perspective anthropologique qui fait feu de toutes sortes de contextes historiques et culturels. Creuser cette piste me semble pourtant capital, car avec la dénaturalisation de l'hétérosexualité, c'est à mon sens un garde-folle indispensable pour éviter de retomber dans l'idéalisation-universalisation-naturalisation de la maternité qui est si profondément chevillée au cœur des subjectivités des classes moyennes blanches occidentales.

En tout état de cause, force est de constater que nier tout affect, toute subjectivité chez les femmes portant un bébé, les réduire à des corps réduits à des utérus-machines, devrait être compris comme un nouveau pas en avant dans la séparation des productrices de leurs moyens de production, et dans l'aliénation du fruit de leur travail. En effet, et c'est la troisième idée-forte de l'ouvrage, *les producteurs-femmes étaient jusqu'ici parvenues à maintenir un certain lien avec leur utérus et leurs bébés* —or elles produisent le bien suprême indispensable au capital : ces nouveaux corps susceptibles de devenir de la force de travail.

La troisième partie commence par une analyse de la transformation récente du corps en force de travail par le biais de la philosophie, de la psychologie et de la terreur. S'ouvrant par une citation de Marx et une autre de Deleuze, le septième chapitre, l'un des plus substantiels, s'appuie sur pas moins de 22 notes et autant d'ouvrages. Revenant sur *Caliban*, Federici montre comment le corps magique d'avant le XVI^{ème} siècle est d'abord transformé, tant dans la pensée que dans les faits, en corps machine au XVII^{ème}, puis qu'avec le renforcement du salariat au XVIII^{ème}, s'installe une disciplinarisation des instincts, tandis que les Lumières inventent la race et le sexe en même temps qu'une théorie de la monnaie qui « conçoit l'argent comme une incitation au travail plutôt que la trace d'une richesse déjà existante » (p. 45). Avec l'ère industrielle, au XIX^{ème}, c'est la psychologie qui prend le relais de la philosophie pour construire plus avant le « corps-machine », que ce soit dans les usines comme bras armé du taylorisme, ou dans le domaine de la reproduction sociale, avec la dyade Freud pour la féminité bourgeoise et

Lombroso décrivant comme « criminelles-nées » les femmes (prostituées) des classes populaires. Le fordisme couronne ces évolutions en attribuant aux hommes ouvriers un salaire suffisant pour s'assurer les services d'une femme-épouse garantissant travail domestique et sexuel. Federici revient ensuite sur le présent, pour souligner comment à la crise du capitalisme des années 60 puis à la révolte des années 70 (contre le travail industriel et pour la récupération du corps au-delà de son fonctionnement comme pure force de travail), ont succédé un ensemble de politiques de précarisation puis de terreur, incluant l'incarcération massive, la torture et la militarisation de la vie quotidienne. Face à cela, Federici affirme que les luttes actuelles inventent de nouveaux modèles, notamment autour des « communs », mais aussi des identités de genre androgynes, intersexe, trans* et queer ou encore de nouvelles formes de modelage et décoration des corps, témoignant à ses yeux « d'un effondrement des mécanismes disciplinaires [...] capitalistes ».

Écrit en 1982 avec son compagnon Georges Caffentzis, le chapitre suivant suggère que la répression institutionnalisée et les idéaux d'autodiscipline fomentés par la Nouvelle droite États-unienne sont désormais requis non seulement pour les ouvrier-e-s au plus bas de la chaîne capitaliste mais aussi pour les travailleurs high-tech : obéissance totale, conformisme et réceptivité aux ordres, propres des sectes religieuses fondamentalistes, sont la clé de la relation quasi-religieuse aux machines et de la quasi-transformation des travailleur-e-s en machine, nécessaires au capitalisme actuel. Filant l'exemple du recrutement des astronautes et des futurs « colonisateurs » interplanétaires, dont les Mormons pourraient bien constituer l'idéal, Federici et Caffentzis dévoilent le but du capitalisme et sa dernière utopie, qui est également à leurs yeux, heureusement, sa limite : « que le travail soit à lui-même sa propre récompense ».

Le dixième et dernier chapitre, « Eloge du corps dansant », oppose précisément *le travail mort produit par le corps mort*, propre au capitalisme, au corps dansant. Revenant sur l'idée de Marx de la nature comme notre « corps inorganique », nature dont nous avons été progressivement séparé-e-s pour mieux servir le capital, Federici nous rappelle aussi que la femme au foyer a été conçue comme un « dispositif anti-entropique » à partir de la nouvelle économie politique qui commence en 1880 aux États-Unis, et le corps comme un ensemble de gènes égoïstes — métaphore aujourd'hui dominante qui conduit à l'extrême auto-aliénation, dont la danse, dit-elle, pourrait constituer l'antidote. Avec des accents empruntés au féminisme communautaire latino-américain qui propose une lutte simultanée pour la défense du territoire-terre et du territoire-corps, Federici affirme qu'écouter le langage du corps est la voie de la santé et de la guérison, et qu'écouter celui du monde naturel, celle de la guérison de la terre. S'en suit une brève post face sur « le militantisme joyeux ». Avec cette fois-ci des accents très proches de Gloria Anzaldúa quand celle-ci décrit la maladresse des militant-e-s anglos croyant aider les populations autochtones, chicanas ou latinas alors qu'elles « les suivent », ou de María Lugones quand elle préconise, pour les femmes racisées, de pratiquer le « voyage joueur d'un monde à l'autre », Federici critique la « culture de la gauche », ou plutôt le militantisme masculin, blanc-occidental et de classe moyenne, qui repose sur le triste sacrifice de soi, et préconise au contraire de chanter, boire et manger ensemble pour créer de la confiance et de la solidarité. Certes, « nous arrivons dans le mouvement avec beaucoup de cicatrices [...] de la société capitaliste » et nous espérons, à tort, que le mouvement des femmes nous permettra de nous libérer de ces blessures. Nous baissons la garde et nous sommes trahies. Et nous quittons le navire, comme Wittig le décrit si bien dans

Paris-la-politique. Mais Federici finit plutôt avec Spinoza, pour nous rappeler que cela « fait partie de notre apprentissage politique [et que nous ne devons pas] nous laisser détruire par cela », mais nous appuyer sur la joie comme une passion active. La « féministe communautaire » Gladys Tzul Tzul ne dit pas autre chose quand elle inclut la fête dans le travail collectif qui contribue jusqu'à aujourd'hui au secret de la résilience des populations Indiennes, qui malgré 528 ans d'invasion et de colonisation, trouvent encore la force de proposer des alternatives à ce monde.

Plusieurs questions théoriques d'importance, soulevées dans l'ouvrage et ici soulignées, attendent d'être approfondies. Ce petit livre généreux, léger par son format malgré la puissance de son contenu, et qui prend le parti de danser pour déjouer le volcan sur lequel nous nous trouvons, ouvre de nouvelles pistes à parcourir. Il est temps, maintenant, de tourner la page pour découvrir ce nouveau travail de Silvia Federici, qui nous invite une fois encore à poursuivre la lutte et la réflexion, malgré le pessimisme de la raison, avec l'enthousiasme de la volonté. Changer d'identité sans transformer les conditions matérielles de nos vies, en particulier l'ensemble de nos conditions de travail, y compris procréatives, ne suffira pas —comme l'ont compris de plus en plus de militant-e-s. Ce sont des chemins bien plus concrets et plus collectifs qu'il faut trouver et parcourir, en forgeant de nouvelles analyses et de nouvelles alliances. Silvia Federici nous ouvre dans ces pages, fort opportunément, une voie qui regarde vers le passé des luttes pour mieux imaginer leur futur.